

CHAPITRE XXXIV

DU LAC ALBERT A LA POINTE SUD DU LAC VICTORIA

(Du 28 juillet au 17 septembre 1889.)

L'Ankori et le Karagoué sous deux aspects. — Le Karagoué et le Nil Alexandra. — Les eaux thermales de Mtagata. — Un petit rhinocéros. — Son humeur batailleuse. — Disparition de Ouadi Asmani. — L'opinion du Pacha sur le capitaine Casati. — Le D^r Parke et la nabote. — Un jeune pygmée. — Kibbo-Bora perd sa femme aux Eaux-Chaudes. — Arrivée à Koufarro. — Les derniers rois du Karagoué. — Kiengo. — Nelson ressemble à Speke. — Le roi de l'Ouganda est fort redouté dans le Karagoué. — Ndagara n'ose pas permettre à nos malades de rester dans son pays. — Le campement à Outhenga. — Morts de froid. — Pour porter nos malades, nous jetons les objets inutiles dans le lac d'Ourigui. — Le district de l'hanguiro. — Il nous faut acheter notre nourriture. — Lac d'Ourigui. — Au village de Moutara, Fath el-Moullah court l'« amouk » sur les natifs. — Il leur est livré. — Le plateau de l'Ounya-Matoundou. — Halte à Ngoti. — Le chef Mouengui. — Le territoire de Kadjoumba. — Vue du lac Victoria. — Le pays autour de Kissaho. — Des lions et des crânes humains dans le voisinage de notre camp. — Les événements de 1888 ont aplani notre route vers la mer. — Amranda et Bouanga. — Les missionnaires français et leurs stations à Oussambiro. — Arrivée chez M. Mackay, à la mission anglaise. — La bibliothèque de M. Mackay. — Nous prenons du repos et achetons des vivres. — MM. Deakes et Mackay nous donnent un beau diner. — Dernière lettre de M. Mackay, en date du 5 janvier 1890.

Un étranger qui visiterait l'Ankori ou le Karagoué pendant la saison sèche n'y verrait que vastes espaces dévorés par le feu, hérissés de roches grisâtres en lignes ou en masses nombreuses, traversés de lourds chaînons étalant les uns après les autres leurs pentes brûlées et noircies. Il s'écrierait avec impatience : « Montrez-moi donc quelque chose de moins maussade. » Cet étranger, je le connais depuis longues années : de nature, il est mécontent, refrogné; il a le sang appauvri, le foie ou la rate malades. C'est lui qui, au Congo, sur la côte de l'océan Indien ou dans la terre des Betchouana, gravit une termitière, regarde tout autour, et vous dit lente-

ment : « Et c'est ça, l'Afrique! » Mais trois semaines après que la flamme a consumé les herbes sèches, et sur les sommets, les versants, les vallées, le tendre gazon ondoie à la brise dans toute la joie de la jeunesse, de la beauté, de la couleur; alors ces deux pays de pâturages, si renommés pour l'élève du bétail, sont réellement admirables. Nous les avons vus sous leur double aspect : c'est l'Ankori que je préfère, avec ses longues plaines aux ondulations rappelant la houle de l'océan, interrompues par de petits mamelons et des montagnes naines que séparent des affluents du Nil Alexandra, comme le Rouizi, ou des tributaires du lac Albert-Édouard, tels que le Roussango. Tous ces rus descendent en courbes sinueuses des rampes grandioses qui séparent les eaux des deux bassins. On dirait que le relief du sol a été préparé d'après les exigences des diverses tribus qui devaient l'habiter. Ces limites, cependant, ne sont pas toujours observées. En dépit des frontières naturelles assignées à l'Ankori, Antari commande en maître dans toute l'étendue des bassins du Rouizi, de la Namiandja, du Roussango et de mainte autre rivière. Il vient de s'annexer le Mpororo, et si sa puissance égalait son ambition, on le verrait bientôt dominer le Karagoué, le Koki et l'Ouddou, jusqu'au lac Victoria.

Nous voici dans le Karagoué. Le Nil Alexandra¹, qui reçoit les eaux du Rouanda et du Mpororo à l'ouest, de l'Ouhha au nord, de l'Ououndi et du Kichakka au nord-est, coule au nord en longeant la frontière occidentale de la contrée. En entrant dans l'Ankori, il se dirige subitement vers l'est pour aller se jeter dans la mer Victorienne. Quittant son étroite vallée et nous élevant peu à peu sur le talus d'une de ces longues auges si caractéristiques de cette partie de l'Afrique centrale, nous allons bivouaquer à Ounya-Katera, au-dessus de la chaîne de ce nom. Multipliée quarante fois, la vue qu'on découvre du sommet serait tout le Karagoué. Aussi loin que porte le regard, ce sont de profondes coulées, creusées entre des rampes étroites et longues, drainées au nord par les petits cours d'eau tributaires de l'Alexandra.

Le second jour nous amène à ces sources chaudes de Mtagata

¹ Le Kaguérasou Tengouné des indigènes.

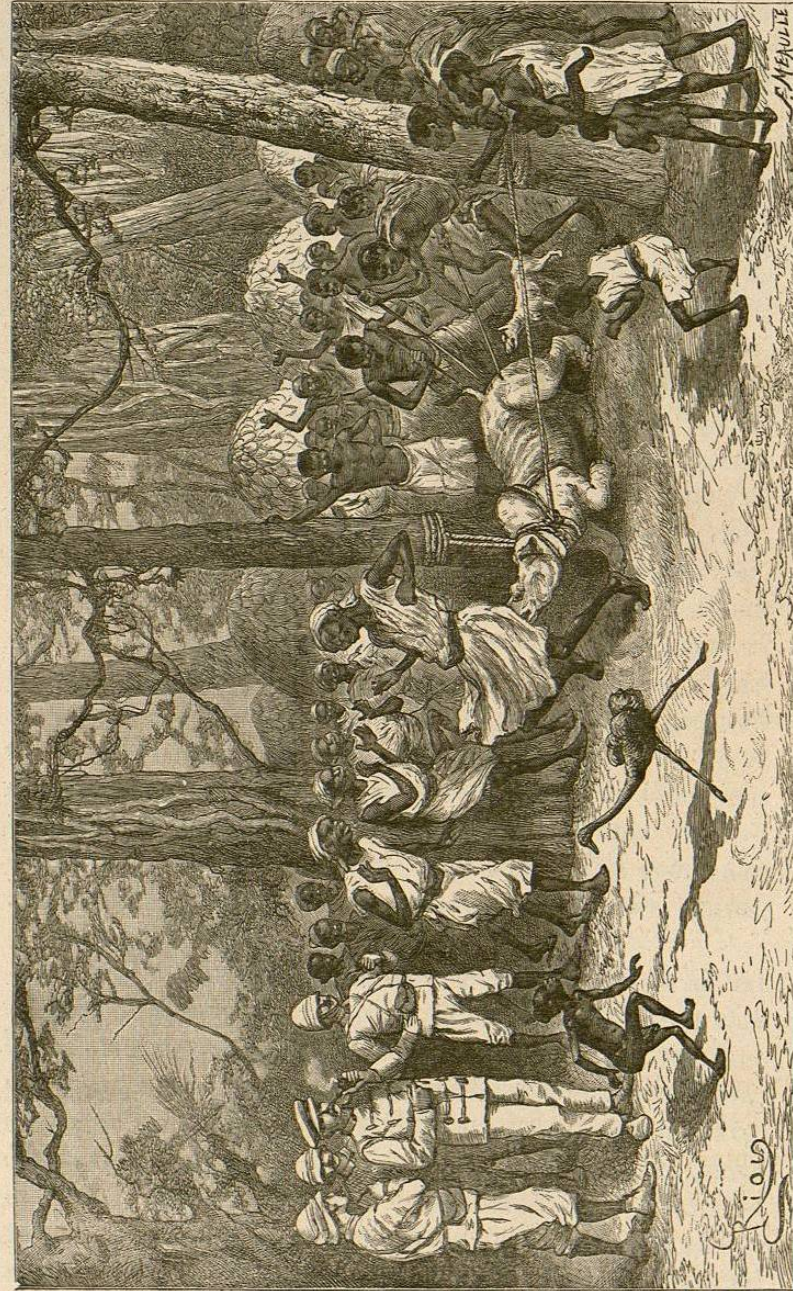
dont j'ai parlé dans mon ouvrage *A travers le Continent Mystérieux*.

Nos Nubiens vont à la chasse, car le pays est fameux par ses rhinocéros. Tireurs habiles, ils réussissent à en tuer quatre et m'amènent un petit vivant, de la grosseur d'un très beau sanglier. On l'attache à un arbre : il montre tout de suite ses



Source chaude de Mtagata, d'après une photographie.

instincts de combativité. Prenant le tronc pour un ennemi, il le charge avec impétuosité, le laboure de la corne qui surmonte son mufle; puis, le voyant rester obstinément immobile, il s'arrête et l'examine comme pour chercher une autre méthode d'attaque. Quelque méchant gamin zanzibari en profite pour lui fouailler les cuisses d'une pointe de roseau; le pauvre petit pousse un grognement de rage, se retourne et de toute la longueur de la corde s'élance contre son agresseur. Puis il se rue de nouveau contre l'arbre — c'est lui le coupable, pour sûr! —



Le petit rhinocéros dans le camp.

et avec une véhémence telle qu'il tombe les quatre fers en l'air; il se relève, recommence l'assaut: l'arbre de ne pas bouger, le garçonnet de piquer, et ainsi de suite, il ne sait à qui en avoir.... Enfin, pour mettre un terme à ses misères, je renonce à l'emmener à Zanzibar et fais mander le boucher et ses aides. Je n'avais encore vu bambin plus stupide, plus colère et plus intraitable.

Le 31 juillet, pendant la marche de Kirouroumo, le Zanzibari Ouadi Asmani, un de mes chefs de caravane, déposait sur la route sa carabine et son ballot et disparaissait on ne sait où, sans avoir fait ses adieux à personne. Sa santé était parfaite, il n'avait pas d'ennemis, et je lui devais trente mois de gages. On porte maintenant en hamac Casati, dont la faiblesse augmente. Emin vient me rendre visite: « Quel original que ce capitaine! Figurez-vous que je l'ai trouvé couché sur l'herbe, tête nue, à un soleil si ardent que même sous la tente j'en étais incommodé. Sa maison se compose de quatre femmes, de deux Manyouema, d'un garçon emmené de sa province. « Comment! lui ai-je dit, quelqu'un de vos sept domestiques « ne vous arrange pas un ajoupa avec des feuilles de bananier? « — Mais je n'ai pas de domestiques. — Pourquoi n'avez- « vous pas envoyé chercher le baquet que je vous ai proposé? « Ces eaux chaudes vous seraient très salutaires! — Je le « crois, mais je n'ai pas de domestiques. — Que faites-vous « donc de ces quatre solides gaillardes qui sont chez vous? — « Oh! je ne voudrais rien leur demander: elles pourraient « croire que je les traite en esclaves. Ce sont des veuves, « vous savez », etc.

La jeune fille pygmée qui était avec nous depuis un an, est atteinte d'une maladie chronique; il nous faut la laisser chez le chef de Kirouroumo. Parke s'était attaché la petite personne par ses manières douces et affectueuses qui font que le plus morose a un sourire pour le docteur. Elle le servait avec dévouement et s'était constituée la gardienne de sa tente. Quand il s'absentait pour les devoirs de la journée, il la retrouvait couchée en travers de sa porte comme un épagneul; elle ne souffrait point qu'un intrus y pénétrât. Elle faisait son ouvrage sans bruit, la seule de son sexe qui n'abusât pas des privilèges qu'on accorde aux femmes dans notre campement. En route elle portait le havresac du docteur, et, en arrivant au bivouac.

s'activait comme une abeille, ramassant du bois et préparant la tasse de thé réconfortante qu'après de patientes leçons elle avait compris nécessaire au bien-être de notre camarade. Nous avons encore au camp un spécimen de sa race, le jeune serviteur d'un officier; il ne parle jamais qu'à son maître, mais au bivouac il est toujours le premier à trouver du bois et à faire du feu. En marche, quoiqu'il ait son fardeau comme les autres, il ne paraît jamais fatigué; jamais il n'a causé le moindre mécontentement. Quand il s'est ramassé une bonne provision de combustible, si quelque grossier malandrin vient à s'en emparer, ses regards seuls expriment sa détresse, puis il se remet tout de suite à l'œuvre : le temps est trop précieux pour qu'il proteste contre l'inévitable. Les pygmées donnent ainsi par leur conduite une preuve de leur proche parenté avec les plus nobles et les meilleurs parmi l'espèce humaine.

Kibbo-Bora, un des chefs manyouema, a perdu sa femme aux Sources Chaudes. Si grande est sa peine qu'il a fallu l'empêcher de se suicider. Assis à part dans la gorge de Mtagata, il est resté vingt-quatre heures à hurler, ses hommes répondant en chœur à ses lamentations, et nous associant malgré nous à son deuil, car personne n'a pu dormir de la nuit. Il fut longtemps à se remettre.

Continuant notre voyage sur les chaînes herbeuses qui forment d'étroites vallées parallèles courant du N.-N.-O. au S.-S.-E. à travers le Karagoué tout entier et le Rouanda plus à l'ouest, nous arrivons en trois étapes à Kafourro, ancien repaire favori des traitants arabes.

Il s'est produit des changements au Karagoué comme dans l'Ouganda. Mtésa, roi de l'Ouganda, que les capitaines Speke et Grant nous firent les premiers connaître, a pris le chemin de toute la terre, et, depuis quatorze ans, Mcuanga, Kiouéoua, Karéma, puis de nouveau Mouanga, se sont assis sur son trône. Au Karagoué, Roumanika, l'aimable païen, un véritable Mhouma, est aussi entré en un repos à peine plus paisible que ne fut sa vie. Kyensi, son fils aîné, n'a régné que neuf mois, déposé par un autre fils, Kakoko. Pendant les trois ans de sa souveraineté, celui-ci a tué dix-sept de ses frères et crevé les yeux à Louadjoumba, le plus jeune. Ka Tehikondjou les a vengés. Entrant dans la maison de Kakoko et le trouvant

couché sur son lit, ivre de maloué, il le transperça par deux fois de sa lance et délivra ainsi le pays. A la même époque, un trafiquant d'ivoire, un Arabe nommé Hamed bin Ibrahim, qui avait passé plusieurs années au Karagoué, fut tué par son fils Seyyid bin Hamed. Ndagara ou Ounyagoumboua, aujourd'hui âgé de seize ans, et l'héritier légitime du trône, puisqu'il est le fils de Kyensi, a succédé à Kakoko.

Le Karagoué nous accueille tout aussi bien que l'Ankori. Sur la route de Kafourro, on nous permet de prendre autant de bananes et de plantains qu'il nous plaira, et Ndagara est à peine informé de notre arrivée, qu'il nous envoie quantité de régimes, un bœuf, des poules, de la maloué, des fèves, des patates douces, du maïs. Je lui donne, en retour, une carabine et deux rouleaux de fil de fer.

Kiengo, l'ancien guide de Speke et de Grant, qui les avait accompagnés de l'Ounyanyembé dans l'Ounyorro, nous gratifie d'un bœuf, de bananes, de volailles et de lait; au capitaine Nelson, qui lui rappelle un peu « Speki », il fait cadeau d'un mouton gras à large queue; il n'accepte point d'autre paiement que la charge à nous d'écouter ses interminables réminiscences de « Speki ».

Le roi de l'Ouganda est grandement redouté au Karagoué. Avant la déposition de Mouanga, aucun étranger ne pouvait traverser ce pays sans sa permission. Après la mort de Roumanika, les Ouaganda avaient poussé les choses si loin qu'ils imposaient les hôtes arabes de Ndagara avec aussi peu de façon que s'il se fût agi de leurs propres sujets. Deux ans avant notre arrivée, les Ouaganda étaient en force dans la capitale de Ndagara et à Kitangoulé, où ils gardaient les bacs et passages du Nil Alexandra. Ils avaient demandé à Bakari, traitant de la côte qui remplaçait Hamed Ibrahim à Kafourro, un tribut de vingt fusils et de vingt barils de poudre, et, celui-ci s'y étant refusé sous prétexte qu'il était l'hôte du Karagoué et non celui de l'Ouganda, ils l'avaient passé par les armes avec ses principaux serviteurs. Il ne nous eût donc pas été facile de prendre cette route pour délivrer le Pacha; le roi de l'Ouganda, nous sachant une si grande quantité d'armes et de munitions, fût devenu absolument intraitable. Un grand déploiement de forces militaires aurait pu seul le mettre à la raison.

Et cette pression de l'Ouganda sur le Karagoué n'avait pas